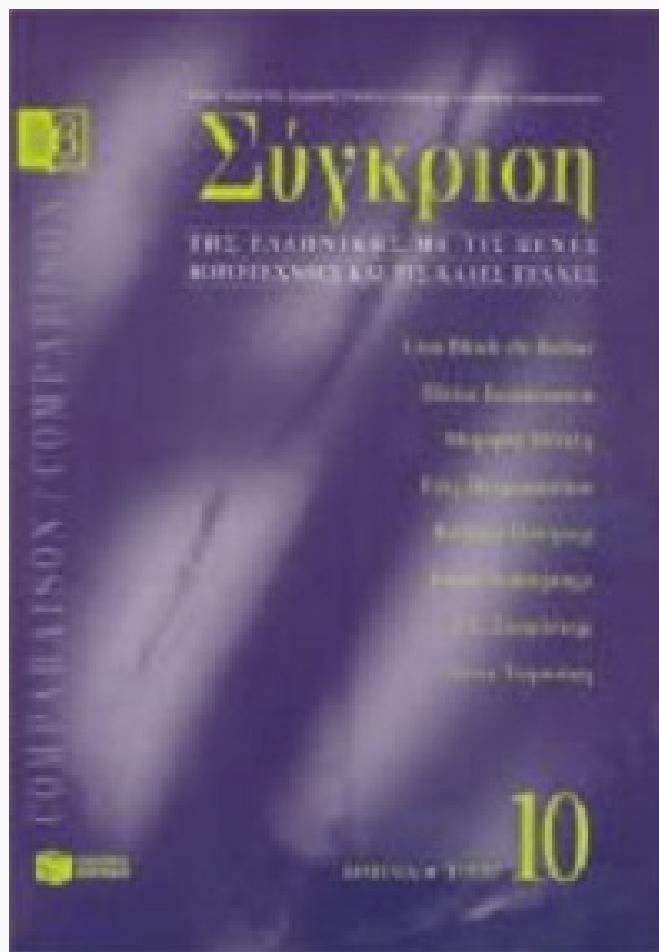


## Σύγκριση/Comparaison/Comparison

Τόμ. 10 (1999)



Μεταφράζοντας τη σιωπή (οι αντινομίες της μετάφρασης

*Lisa Block de Behar*

doi: [10.12681/comparison.11459](https://doi.org/10.12681/comparison.11459)

Copyright © 2017, Lisa Block de Behar



Άδεια χρήσης [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

### Βιβλιογραφική αναφορά:

Block de Behar, L. (2017). Μεταφράζοντας τη σιωπή (οι αντινομίες της μετάφρασης. *Σύγκριση/Comparaison/Comparison*, 10, 49–58. <https://doi.org/10.12681/comparison.11459>

L I S A   B L O C K   D E   B E H A R

## Traduire le silence (sur les antinomies de la traduction)

La planète était peuplée de spectres collectifs, le Canada, le Brésil, le Congo Suisse et le Marché Commun. Personne ou presque ne connaissait l'histoire antérieure de ces entités platoniciennes, mais tous connaissaient en revanche les plus infimes détails du dernier congrès de pédagogues [...].

JORGE LUIS BORGES

I On ne parle jamais qu'une seule langue  
II On ne parle jamais une seule langue

JACQUES DERRIDA

Depuis les temps les plus reculés et les mythes qui les relatent, les différences idiomatiques distinguent le propre de l'étranger, la propriété idiomatique de tout ce qui la transgresse ou la transcende. De même, la démarche de l'écriture poétique est toujours allée de pair avec une quête de l'union, d'une réunion capable de sauver, poétiquement, les vestiges conjecturaux d'une langue antérieure, primordiale, les vicissitudes de la dispersion idiomatique au moyen d'une stratégie sémantique qui fait résonner le sens –les sens– au travers de différentes langues ou divers temps d'une même langue.

Les urgences herméneutiques d'une formulation paradoxale n'excluent pas l'évocation de l'un des dossiers culturels les plus abondants, la révision d'une archéologie qui, renvoyant aux mythes les plus anciens, a su imaginer, à partir d'un commencement, la traduction comme un conflit mérité, conséquence de la destruction qui altère les épisodes de la Création, figures et fractures de la connaissance qui déborde les vases, les brise, sauvant à peine les fragments dispersés d'un symbole rompu ou d'une tour bibliquement en ruines.

Ce sont là des mythes qui questionnent les défis technologiques, légitiment les mésaventures de la traduction qui en dérive et les relient, en dépit des distances culturelles, aux inventions qui inventent l'écriture. Les ambivalences inhérentes à la traduction viennent recouper les contradictions de l'écriture, partageant les mystères d'une dualité qui fonde le

discours de Platon en l'assimilant à d'autres généralogies. Comme il a été fréquemment rappelé ces dernières années, Hermès, le messager des dieux, le dieu des messagers, des interprètes, des commerçants, du mensonge, des voleurs, (ir)responsable de si nombreuses intermédiaires, le conducteur qui passe les frontières, aussi bien conduit vers les ténèbres, proposant autant la médiation plausiblement fallacieuse de ses interprétations qu'une technique captieuse comme solution/ dissolution de la remémoration.

Aptes, toutes deux, à surmonter les particularités propres des *idiomes* – qui désignent avant tout cette particularité, aptes à surmonter les différences de temps et d'espace, autant la traduction que l'écriture, chacune en son mode spécifique, tentent de se soustraire à l'éventualité des circonstances, de passer outre aux localisations restrictives d'une culture qui se débat entre la particularité et l'universalité, actualisant une nouvelle querelle des universaux qui rencontre, en cette époque d'inventions télétechno-scientifiques, les paradoxes d'une réalisation qui *a lieu sans avoir de lieu*: productions historiques mais qui se produisent *au-delà* de l'espace et du temps, se déshistorisant par l'instantanéité d'une démesure qui, *urbi et orbi*, n'universalise pas, mais globalise. Une transterritorialité informatique établit dans l'“espace-vitesse” des communications, plus ou moins réelles, plus ou moins virtuelles, un *now/here* ou *no/where*, et dans ces contradictions, se maintient et vacille.

Les différences entre les langues hâtèrent les diasporas, ou inversement -une allégorie ne peut valoir en moins de deux sens. Se spatalisant, l'écriture s'étend dans le temps. Dans l'un et l'autre cas, l'imagination technique sépare l'homme de sa situation, de l'ici et du maintenant, le projette vers un *au-delà*, clé par laquelle s'enclôt/se déclôt, s'ouvre et se ferme l'impossible localisation, horizon d'inquiétudes: l'excellence de l'existence, un *exit*, une double issue, au-delà des circonstances, une existence par la pensée point nécessairement rationnelle, pour l'imagination, le rêve, l'écriture, les inventions.

Je pourrais associer les deux mythes, comparer la destruction d'une tour qui ne parvient pas jusqu'au ciel avec la construction d'autres tours qui finissent par l'atteindre. Défi technologique, duel de l'orgueil; dans l'un et l'autre cas, les écarts forcenés de l'ubiquité, le désir d'une éternité qui, ironiquement, admet une histoire qui la raconte: une *Histoire de l'éternité*<sup>1</sup>? abrégée par l'écriture elle-même, qui marque l'origine de l'histoire, par la capture de la fugacité de l'instant (sans temps) ou par sa permanence (tout le temps); en français, “maintenant” pourrait désigner la suspension, le suspens, de l'une et de l'autre dimension. Si l'éternité est pour Borges cet “artifice magnifique qui nous délivre, fût-ce de manière fugace, de l'intolérable oppression du successif”, l'immobilité aussi bien

que le mouvement, inconcevables sans le temps, participent à cette aspiration à la coïncidence.

La possibilité de traduire, de faire passer la parole d'une langue à l'autre, constitue l'un des plus grands problèmes que les théories et les pratiques de la traduction aient eu l'occasion d'en traiter par intermittence. Plus problématique, mais également in-impossible comme la traduction même, apparaît le propos de traduire le silence. De même que pour la parole, il y aurait pour le silence diverses traductions. Non qu'il soit ici question de donner forme verbale aux nuances, connotations, implicites, allusions, à l'irreprésentabilité du "vécu" ou à la multiplication imprévisible de ce qui ne se dit pas ou ne peut ou ne doit pas se dire, pour concilier dans la négation d'un double choix l'alternative bien connue par laquelle le philosophe clôt le discours et le dialogue: "Wovon man nicht sprechen kann, darüber muss man schweigen"<sup>2</sup>.

Un silence implique d'autres silences, de sorte que son illimitation n'est pas moindre que celle de la sémiosis, et, analogue, à une succession vertigineuse, elle tend vers une articulation qui ne se produit pas. Réserve de résonances secrètes et préservées, c'est une unité préverbale, plus profonde, plus reculée que les démarches de la traduction nous font soupçonner.

Ce pourquoi je tiens à parler de "Traduire le silence", parce que, dans une pareille formulation, qui vaut plus comme pro-vocation que comme certitude, ne se trouve pas écarté le silence antérieur aux paroles, l'instance d'où proviennent les archétypes qui les précèdent, un statut de silence que n'occulterait ni ne révélerait la diversité des langues.

Nous pourrions sans contradiction en venir à parler de la traduction et du silence qui s'établit dans l'entrecroisement de langues diverses, qui met en cause la solidité des doctrines, leurs frontières où se donnent pour achevées diverses disciplines, qui suscite la défiance à l'égard de leurs définitions ou de leurs prétentions à un savoir définitif. Quand, à leur place, s'instituent des stratégies herméneutiques aménageant une pensée qui, dans son retour sur elle-même se conçoit et se reconnaît comme "pensée faible", basée sur l'ouverture plurielle des interprétations qui font de la compréhension —au sens fort (son unique sens fort), de la reconnaissance de l'autre— son identité ambiguë, de la traduction un transport, la *métaphore* (littéralement) qui *fait passer* le sens. Quand la rigidité des méthodes n'assure déjà plus la certitude du savoir, quand la rigueur des théories ne les en laisse pas moins livrées à l'éphémère<sup>3</sup>, le lecteur, le critique, le chercheur sont avant tout des interprètes. La vérité se traduit en versions. Pour l'ambivalente "impossibilité de traduire", selon les termes de Walter Benjamin, et surtout parce que nous importe la solidité de ses réflexions à propos de "la tâche du traducteur" (*Die Aufgabe des*

*Übersetzer*), j'en reviens aux mythes du commencement, avec le désir de récupérer le concept kabbalistique de *Tikkun*, cette notion que Gershom Scholem veut préserver comme

the messianic restoration and mending which patches together and restores the original Being of things, shattered and corrupted in the ‘Breaking of the Vessels’<sup>4</sup>,

démarches mystiques d'une restitution herméneutique sous les auspices d'un recours à la traduction. Si je puis me permettre une digression: l'on ne devrait pas considérer comme accidentel qu'un philosophe soucieux de l'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique soit aussi celui qui s'inquiète de la tâche controversée du traducteur. Pas davantage n'hésiterais-je à reconnaître que ses réflexions sur les deux questions ont modelé une partie de la meilleure pensée du siècle, une pensée qui en s'appropriant (à) ses thèmes finit par s'affaiblir: l'original en crise du fait de la pluralité des copies et traductions.

Dès le titre, tout le texte de Benjamin se prête à des interprétations variées et contraires; il fait sienne une formulation aporétique qui n'est pas étrangère aux antinomies de la traduction: consigne et emblème, “Die Aufgabe des Übersetzers” annonce et renonce à la fois. Son essai sur la tâche indécidable du traducteur a donné lieu à une large dérive transtextuelle dont je n'excepterais pas l'article “DissémiNation: temps, narration et les marges de la nation moderne”<sup>5</sup>. Lisant Benjamin à travers Paul de Man, Ohmi Bhabha amoindrit les dimensions philosophiques de ce texte fondateur en proposant de le lire “from the nation's edge, through the sense of the city, from the periphery of the people, in culture's transnational dissemination”. Au delà de cette marge transnationale, il me paraît important de lire Benjamin à partir de la vision universelle que, lisant cet auteur, Haraldo de Campos faisait sienne voici vingt ans dans “El sentido de la nostalgia (*Sehnsucht*)”<sup>6</sup>, élaborant à partir de sa propre imagination théorique et poétique les principes d'une *transcréation* par lesquels les inéluctables vicissitudes de la “tâche du traducteur” reçoivent le statut esthétique qui les rédime. Pour Benjamin, comme pour Haraldo, la nostalgie du traducteur révélerait cette “langue pure” ou “langue de vérité”; sa traduction délivrerait la langue de la clôture que la fixation (*Urbild*) du texte original lui impose, se rapprochant, par l'entremise de ses versions à/de la vérité, d'une espèce de ces archétypes qui actualisent les sens d'une parole réclamée dans sa plénitude par la magie du contexte.

Walter Benjamin, Haraldo de Campos et Borges, de façon plus lucide -plus ludique, formulent des instances interprétatives qui visent un *passage* (cette chose ambiguë qui est mouvement et espace), une *translation* (qui est déplacement et traduction, voyage et métaphore du voyage), instances

de diverses dualités qui, en faisant passer (sans objet) au travers de frontières, de territoires, des juridictions toujours plus précaires de cette culture mondialisée, globalisée, “expropriatrice et délocalisatrice” — selon le mot de Derrida<sup>7</sup>, s’orientent en une même direction, en une seule dimension.

Au milieu de ces moyens sans fin<sup>8</sup>, infini, indéfini, l'auteur vacille, non plus seulement à la recherche du temps perdu, mais bien de l'espace perdu, s'efforçant de retenir une écriture en fuite extraplanétaire, lancée vers un au-delà où, comme à la fin de la *Recherche*, elle fournit en guise d'espace le temps; auteur assez ingénieux pour y faire la rencontre de son lecteur en “une place au contraire prolongée sans mesure [...] dans le Temps”<sup>9</sup>. Au lieu d'en faire le siège, la situer, donner par l'écriture un site au temps, au même temps, au temps même, reconstituant en un même geste, une même gestion, traduction et création, rassemblant en ce pli les vestiges d'une langue originelle, pure, adamique, édénique, qui s'entreverrait mieux par la dialectique de la traduction que par l'autorité d'un original qui n'existe que sous forme de copie, “typographiquement parlant”<sup>10</sup>, si tant est que vaille la précision suivante en ses comparaisons:

“[...]je m'apercevais que ce livre essentiel, le seul livre, vrai, un grand écrivain n'a pas dans le sens courant à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur”<sup>11</sup>.

Un fait curieux: face à cette course sidérale vers un au-delà qui s’entrevoit confusément, l'on observe comme un destin compensateur (par qui sait quelle loi d'un retour à l'équilibre): au moment où les limites géographiques se dissolvent jusqu'à atteindre l'orbe démesuré des satellites, les théories (de la culture, de l'écriture) commencent à défendre —dans la territorialité devenue maintenant littéraire d'images spatiales: cartographies, topographies<sup>12</sup>, territoires d'écriture<sup>13</sup>, *Terrains de lecture*<sup>14</sup>— les divisions et registres d'un Orbis Tertius qui tend à se disperser en images, en lambeaux, tâchant de sauver la discréption d'une enceinte textuelle pour la tâche du traducteur. En 1940, Borges achève l'un des contes les plus importants du siècle par ces mots anticipateurs: “Alors disparaîtront de la planète l'anglais et le français, et même l'espagnol. Le monde sera Tlön”<sup>15</sup>. Le poète ne fait pas cas de ces disparitions idiomatiques, tout occupé qu'il est à réviser “en ces jours tranquilles de l'hôtel d'Adrogue” sa traduction incertaine de l'*Urn Burial* de Browne.

Puisque, dans l'actualité, il est question de globalisation — ou de globalisation en question, plutôt, l'on ne pourrait manquer de citer aussi bien Borges (“Tlön, Uqbar, Orbis Tertius”, *L'Aleph*) que Bioy Casares parlant d'inventions, d'images fausses qui copient le monde en un

simulacre d'éternité<sup>16</sup>. Quelques-unes de ses fictions indiquent une vision des inventions qui, en plus d'un sens, coïncide avec celle de Benjamin; divers textes de Borges développent des spéculations sur la traduction qui vont dans le sens de Benjamin sans toutefois avoir ménagé à ces coïncidences l'espace théorique qu'elles requièrent<sup>17</sup>. C'est qu'en effet Borges se préoccupe moins d'une traduction en particulier, qu'il n'observe les relations qu'établissent entre elles diverses traductions, comme si son propos eût été de démêler la trame de concepts, de figures possibles, le mystère des langues en une cryptographie, ce à quoi ne peuvent donner lieu les réductions d'une seule traduction. Loin de se livrer à des lamentations mélancoliques sur les nécessaires infidélités de la traduction mesurées à l'imperturbabilité d'un original inaccessible, il se complaît à la multiplication d'interprétations au travers desquelles il entrevoit une originalité à laquelle il prétend accéder par l'entrecroisement de langues diverses. Il n'y a ni abandon ni défaillance dans sa résignation, mais bien "deux manières de traduire" —c'est le titre d'un article qu'il écrit dans les années '20— la dualité, et le contexte justifierait les abus d'une littéralité qui, comme une figure, redouble sa signification, un signe double (ou plus), qui sans cesser d'être écriture, est lecture et écriture à la fois, silence et dérogation sans cesser d'être signe, divers signes en une même parole. Toute traduction décèle les changements par lesquels chaque lecteur —mais en silence— transforme sans l'altérer le texte d'un auteur qui, comme dit Proust, n'est rien d'autre qu'un traducteur.

Aussi, depuis quelques années déjà<sup>18</sup>, suis-je soucieuse d'étudier les poètes qui font passer les particularités d'une langue, l'originalité de son appropriation, les réserves d'une traduction quasi silencieuse, une traduction "entre-deux". Un mouvement herméneutique concilie deux langues en une même parole, originalité et nationalité, en un mot..., en un même mot, une "*origi(natio)nalité*", questionnant non seulement l'original et le national, mais aussi, par la traduction, en même temps, au croisement de deux langues, exposé à la fascination insaisissable, interminable d'une quête hermétique.

Si les traductions, dans leurs différentes versions, entrevoient, comme en(tre) des plis, une forme d'éternité, la traduction voilée du poète qui traduit le silence en silence, va au-delà. En telle citation d'Emerson, en tel passage de Jules Laforgue ou de Borges ou de Mallarmé, chez tant d'autres, s'entreverrait la vocation solidaire du symbole; dans les difficultés de leur poésie, le bonheur d'une poétique étrange qui anticipe de façon énigmatique, paradoxale, le multilinguisme que la mondialisation des communications distend jusqu'à une démesure planétaire.

Si les consonances, rimes, allitérations, toutes les variantes de l'homophonie sont depuis toujours et indiscutablement *matière poétique*, si les

métaphores et autres figures d'une rhétorique de la ressemblance justifient leurs trouvailles, cette ressemblance sémantique et référentielle ne se limite pas à une seule langue, mais aménage obscurément un accès laïque à une théologie du Verbe par la "grâce" qui lui accorde une récupération translinguistique ou multilinguistique. Ces correspondances transidiomaticques entre bribes dispersées commencent à s'attirer, à s'ajuster grâce à des assemblages inouïs-insolites, inentendus, qui font œuvre de rétablissement, surmontent la fragmentation et les différences idiomatiques en affermissant la quête de la ressemblance, du pair pareil-apparié, au-delà des particularités idiomatiques, élevant la prétention que "l'universel est partout et toujours"<sup>19</sup>, en tous lieux, en tous temps.

Comme les autres poètes, Mallarmé répète et respecte le geste divin, mais en reniant la destruction de Babel, en déplorant l'unité perdue, il contrecarre cette perte en faisant coïncider dans un vers des langues hétérogènes. De là son hermétisme, de là la compulsive interprétation symbolique de lecteurs qui ne comprennent pas, ou qui, quand ils comprennent, croient n'entendre qu'un idiome quasi-sacré proférant un monde étrange "ouvert sur le futur"<sup>20</sup>. Ils lisent en une seule langue et conjecturent des significations diverses en tâchant d'éviter le hasard ou de l'abolir. Quand ils formulent une interprétation, le hasard leur échappe des mains comme la chance comme un coup de dés entre les doigts.

Pourquoi "un coup de dés jamais n'abolira le hasard"?

Le hasard se donne (un donné ou deux: deux dés); les donné(e)s ne parviennent pas davantage à abolir le hasard. Au commencement et à la fin du vers, deux donné(e)s ou deux hasards, mais dans le croisement des langues prend forme un vers qui, comme le cornet à dés, se tourne, fait retour à soi, engageant une contiguïté transidiomaticque qui n'assure pas la continuité du discours, mais la retourne. Le vers en fragments se disperse entre paroles et silences, blancs et textes, pages et pages, altéré/alterné, sonnant comme des osselets dans l'obscurité, fragments de vaisselles brisées, débris d'un vaisseau, d'une tessère ou tablette cassée en deux. Des symboles qui ne s'ordonnent pas selon la syntaxe habituelle, jetés, au hasard, in-disposés, restent à la merci de l'ordonnance de l'autre, du "bilinguisme de l'autre", de ses interprétations et nouvelles transgressions:

"Il doit y avoir quelque chose d'occulte au fond de tous, je crois décidément à quelque chose d'abscons, signifiant fermé et caché, qui habite le commun..."<sup>21</sup>

Non la poésie seule, mais l'interprétation, l'explication, la théorie restent exposées au hasard, à l'impossibilité d'abolir l'événement, à la contingence, parce qu'en fin de compte c'est la pensée même qui n'élude pas le fortuit: "Toute pensée émet un coup de dés". Si telle est la fin (du

poème), il n'a pas de fin, il n'y a pas d'issue parce que l'"introduction" que formule le vers, en son unité symbolique, désarticule la logique tautologique, en compromettant la fin par un commencement qui l'annule, de la même manière qu' "un livre ne commence ni ne finit: tout au plus fait-il semblant"<sup>22</sup>. La répétition circulaire retourne sur les mêmes paroles en une même langue qui sont paroles en différentes langues: elle les unit pour les séparer, les réunir, puis derechef les jette, comme le cornet à dés vide qui contient, agite et lance les dés au hasard.

Le drame de la traduction ne peut s'éviter: une introduction, ou deux: une traduction impossible, in-traduction, ou une traduction intérieure, intra-duction, où se dévoilent (les) deux faces possibles de sa nature conflictuelle.

Il n'est pas si étrange qu'un poème soit "allégorique de lui-même" comme le sonnet aux rimes en -ix<sup>23</sup>. Mallarmé envoie une lettre à Cazalis, où figure cette demande: "Concertez-vous pour m'envoyer le sens réel du mot ptyx, ou m'assurer qu'il n'existe dans aucune langue, ce que je préférerais de beaucoup afin de me donner le charme de le créer par la magie de la rime"<sup>24</sup>. D'après Bénichou, l'on ignore le résultat de cette requête; mais peu après, le mot "ptyx" apparaît dans les deux versions de son sonnet:

"Sur les crédences, au salon vide: nul ptyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore"  
(version de 1887)

"Sur des consoles, en le noir Salon: nul ptyx,  
Insolite vaisseau d'inanité sonore"  
(version de 1888)

Il ne s'agit pas d'une invention nécessaire pour la rime mais bien d'un mot grec, une parole que Mallarmé ne pouvait ignorer. Une fois encore le jeu/feu croisé entre des termes appartenant à des langues distinctes: grec, ptyx; français, vaisseau, et comme dans un coup de dés, ou dans le vers où ils font retour, aposté en une langue ou deux, il les expose/ les met en jeu en un diptyque qui les réunit en secret. Par une dialectique hermétique il résout une querelle avec l'Univers qui comble les vaisseaux et les disperse en une constellation et "dans des circonstances éternelles".

"Les langues imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême:  
penser étant écrire sans accessoires ni chuchotement mais tacite encore  
l'immortelle parole, la diversité, sur terre, des idiomes empêche  
personne de proférer les mots qui, sinon se trouveraient, par une frappe  
unique, elle-même matériellement la vérité." ("Crise de vers")

\* \* \*

Voilà que je n'ai pas parlé du silence, *proprement dit*, ni n'ai évoqué plus que de façon latérale les contradictions insolubles compromettant un thème affecté d'emblée par le spectre de la prétérition, une aporie qui cerne le langage, et qui concerne donc les démarches de la traduction. Comme d'autres figures de la négation, elle la dissimule dans ses variantes, mettant en évidence l'aptitude verbale d'un mot qui dit qu'il ne dit pas. En fait, la question n'est pas de considérer le silence, mais de considérer sa relation à une poétique de la traduction où l'on tente de dénoncer, à partir de son aspiration à l'universalité, les tribulations d'une vérité que la culture techno-médio-scientifique contemporaine, globalisée, mondialisée, se plaît à outrager. Aussi ai-je essayé de me reporter à une étape antérieure — qui n'est pas chronologique ou historique, mais bien préalable, celle dont s'approche avec discréction, en secret, la poésie, pour entendre, pour faire entendre et comprendre, au travers d'une harmonie fragile entre la parole et l'univers, la rumeur d'un phénomène contemporain que l'hébétude médiatique ne parvient pas toujours à réduire au silence.

## Notes

<sup>1</sup> J. L. Borges, *Historia de la eternidad*, Buenos Aires, 1936, Obras Completas, EMECE 1974.

<sup>2</sup> Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Routledge & Kegan. London, 1961.

<sup>3</sup> "Il n'y a pas d'exercice intellectuel qui ne finisse par être inutile. Une doctrine philosophique est d'abord une description vraisemblable de l'univers; passent les années, et elle n'est plus qu'un chapitre — quand ce n'est pas un paragraphe ou un nom de l'histoire de la philosophie. En littérature, la caducité finale est encore plus notable". J. L. Borges, "Pierre Menard, auteur du Qui-chotte". Faisant le portrait de Jules Laforgue, Gustave Kahn considérait que "c'est le destin des philosophies que d'être oubliées dans la pratique de la vie". *Symbolistes et Décadents*, Léon Vanier, Paris, 1902, p. 185.

<sup>4</sup> Voir Paul de Man, *The Resistance to Theory*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1986, p. 90.

<sup>5</sup> *Nation and Narration*, Ed. by O. Bhabha, London and New York, Routledge, 1990, pp. 291-223.

<sup>6</sup> Haroldo de Campos: "El sentido de la nostalgia (Sehnsucht)", conférence du 1.11.85 prononcée à Montevideo, publiée dans *Diseminario: la desconstrucción, otro descubrimiento de América*. Coordination L. B. de Behar, Edit. XYZ, Montevideo, 1987.

<sup>7</sup> J. Derrida, in *De la religion*, J. Derrida et G. Vattimo, Paris, Seuil, 1996.

<sup>8</sup> G. Agamben, *Moyens sans fin. Notes sur la politique*, Éd. Payot & Rivages. Paris, 1995.

<sup>9</sup> M. Proust, *Le Temps Retrouvé*, la Pléiade, T. III, p. 1048.

<sup>10</sup> Isidore Ducasse, *Les chants de Maldoror*, José Corti, Paris, p. 361.

<sup>11</sup> M. Proust, *Le Temps Retrouvé*, La

- Pléiade, T. III, p. 890.
- <sup>12</sup> J. Hillis Miller, *Topographies*, Stanford University Press, Stanford 1995.
- <sup>13</sup> Alain Nadaud. "Pour un nouvel imaginaire", in *L'Infini*, 19, (1987).
- <sup>14</sup> J. P. Richard, *Terrains de lecture*, Gallimard, 1996.
- <sup>15</sup> Tiré du conte de Borges "Tlön, Uqbar, Orbis Tertius", Buenos Aires, 1940.
- <sup>16</sup> Adolfo Bioy Casares. *La invención de Morel*, Buenos Aires, 1940.
- <sup>17</sup> Anne-Marie Louis: "La traduction selon Borges", *Poétique* 107 (septembre 1996).
- <sup>18</sup> "Jules Laforgue, una figura uruguaya", in *Dos medios entre dos medios. De la representacion y sus dualidades*, Siglo XXI, Buenos Aires, 1990. Puis "Un L et deux ailes", in *Lautréamont et Laforgue ou la quête des origines*, Montevideo, 1992. Enfin "Le droit de citer", in *Lautréamont et Laforgue dans leur siècle*, Paris, 1995.
- <sup>19</sup> Alain de Libera, *La querelle des Universaux, de Platon à la fin du Moyen-Age*, Seuil, Paris 1996, p. 314.
- <sup>20</sup> P. Bénichou, *Selon Mallarmé*, Gallimard, Paris, 1995, p. 10.
- <sup>21</sup> S. Mallarmé, "Les mystères dans les Lettres", Gallimard, La Pléiade, Paris, 1945, p. 382.
- <sup>22</sup> Jacques Schérer, *Le "livre" de Mallarmé*, Gallimard, Paris, 1977, p. 22.
- <sup>23</sup> Mallarmé, "Sonnet allégorique de lui-même", in P. Bénichou, *ibidem*, p. 136.
- <sup>24</sup> P. Bénichou, *ibidem*, p. 143.

## Περίληψη

Λίζα ΜΠΛΟΚ ΝΤΕ ΜΠΕΑΡ: Μεταφράζοντας τη σιωπή (οι αντινομίες της μετάφρασης)

**Τ**ο μέλημα του ποιητή κατά την ποιητική πράξη είναι να αναπληρώσει τις εναλλαγές της ιδιωματικής διάχυσης μέσα από μια σημασιολογική στρατηγική που επιτρέπει στο νόημα –στα νοήματα– της σιωπής να αντηχεί εν μέσω διαφορετικών γλωσσών ή διαφορετικών χρονικών στιγμών της ίδιας γλώσσας αποκαλύπτοντας ή παρασιωπώντας μια υπεκφεύγουσα πολυγλωσσία, ασυνεχή ή αποσπασματική: είναι η μόνη δυνατή παρέκκλιση απέναντι στους περιορισμούς μιας μονογλωσσίας στην οποία, άλλωστε, αρνείται να υποκύψει.

Η κοινή γλώσσα παίρνει τις αποστάσεις της από την ιστορική κοινότητα προσπαθώντας να προσεγγίσει μια αρχέγονη γλώσσα που οι απαρχές της διαφεύγουν, ένα όριο που, όπως ο ορίζοντας, χάνεται συνεχώς, σιωπηλά.

Η ποίηση εκφράζει και δείχνει τη διαλογική κατάσταση ενός λόγου που τείνει να αποκαταστήσει, χάρη σε μια διαγλωσσική πρακτική, τα θραύσματα ενός συμβόλου που είναι σύμβολο της δικής του θραύσης.

Η προσέγγιση αυτή επιχειρεί μια κριτική του παγκοσμιοποιητικού πληθωρισμού προκειμένου να επανεξετάσει την οικουμενικότητα, η οποία τίθεται σε αμφισβήτηση από την επιβολή της τεχνολογίας και τις ασάφειες μιας γραφής που σβήνει τα ίχνη μιας, υποτιθέμενης, αρχαιολογίας.